

CHRONIQUE ISRAËLO-PALESTINIENNE

Entretien avec Dominique Caillat, auteure

Pour *État de piège*, vous suscitez un huis clos, où les morts reviennent afin de s'interroger à nouveau sur une terre déchirée. Un récit à trois voix conçu sur la base de témoignages rassemblés en Israël et dans les territoires occupés...



Dominique Caillat, l'auteure

Dominique Caillat : Cette pièce reflète un parcours personnel assez typique de ma génération. Enfant, Israël est entré dans mon imaginaire tout d'abord comme pays biblique peuplé de héros aussi effrayants que captivants puis comme nation moderne symbolisant l'essence même de l'esprit de Résistance. J'habitais la France, où celle-ci avait valeur de mythe national – nonobstant la Collaboration – et l'Etat israélien incarnait à mes yeux le combat mythologique opposant David à Goliath ou, plus prosaïquement, Astérix aux Romains ! Puis j'entendis parler des Kibboutz et de la réalisation d'un socialisme à visage humain. Plus tard enfin, j'ai rencontré l'histoire de l'Holocauste, écrivant par la suite une pièce sur le camp de concentration de Theresienstadt. En 1997, lorsque cette pièce fut jouée en tournée à Tel-Aviv et à Jérusalem, j'ai été confrontée avec une société militarisée secouée par l'omniprésence des attentats : ma conception idyllique et naïve de cette région s'est effondrée comme un château de cartes. Des amis issus de la gauche libérale israélienne m'ont alors encouragée à parler de la situation d'aujourd'hui dans une démarche compréhensive.

Le conflit israélo palestinien semble dès l'abord impossible à résoudre dans une solution qui satisferait chacune des parties. Une seule terre, deux peuples, et un antagonisme qui vient de loin. Cette coexistence de deux « vérités » a ébranlé ma logique. D'où l'intérêt d'aller à la rencontre des acteurs de cet affrontement derrière le pilonnage des informations souvent violentes émanant de cette région. J'ai ainsi imaginé une pièce relatant l'histoire et les préoccupations quotidiennes des populations, plaçant deux « vérités » face à face. L'intérêt s'est aussi cristallisé autour du rapport proprement émotif que l'Europe entretient avec cet endroit du monde, qui commence avec la Bible et se poursuit notamment par un sentiment de culpabilité face à la Shoah. Ces questions toujours à résoudre de « multiculturalité », de nationalisme, d'identité, de droit à la terre, d'autodétermination concernent également l'Europe au premier chef et font partie de notre histoire occidentale. Ainsi ai-je eu besoin de

trois personnages, c'était le minimum, pour composer un récit à plusieurs voix qui dialoguent et s'affrontent dans un contrepoint pour l'heure sans solution, où les mêmes thèmes sont ressassés à l'infini.

À la Shoah qui a façonné l'identité d'un Israélien face à une résilience impossible liée à ses parents disparus dans les camps Nuit et Brouillard répond dans votre pièce la Naqba, la « catastrophe palestinienne » de 1948. Soit l'exode massif des Arabes de Palestine, dont plus de 750000 doivent quitter leurs terres alors qu'ils sont confrontés à la politique d'intimidation israélienne. Loin de transformer la mémoire en une nouvelle religion civile travaillée par le rite ou la commémoration, votre intérêt pour le passé semble mu par l'obstination de connaître et de comprendre...



D. C. : Il y a une grande scène au cœur de cette pièce qui met en présence un Juif Israélien et un Palestinien autour de ces questions. L'un des protagonistes est descendant d'une femme arrivant de Pologne et ayant été confrontée à l'Holocauste ; il parle de la Shoah, du fait d'être un réfugié, de la nécessité de revenir en Palestine et des massacres arabes qui ont ponctué l'histoire du conflit israélo-arabe. L'autre personnage, devenu un citoyen arabe d'Israël, lors de la création de l'Etat, évoque la « Naqba » et son destin de citoyen arabe d'Israël partagé entre deux mondes. Enfant, il était élève dans une école où l'on célébrait la victoire de Tsahal et lorsqu'il rentrait chez lui, il faisait le deuil de 1948. L'un des problèmes liés à la juxtaposition de la Shoah et de la « Naqba », est la question de la singularité de l'Holocauste qui reste une réalité incomparable. La plupart des Israéliens sont arrivés sur cette terre avec un statut de réfugié. Les Palestiniens sont *devenus*, de ce fait, eux-mêmes des réfugiés. La perspective est ici que chaque personnage voit son histoire en fonction de mythes qui se sont créés et d'un culte de la mémoire empêchant souvent un rapport critique à l'histoire. Cela est vrai, bien sûr, aussi du personnage allemand, qui trimbale son propre fardeau, lourd si l'en est, de mémoire collective et personnelle.

Le rôle joué par le passé et par la mémoire dans nos vies, aussi bien au niveau privé que politique, me fascine. La volonté ou la nécessité de se souvenir se heurte sans cesse à celle d'oublier ou de « tourner la page ». C'est un dilemme très complexe, qui ne saurait être résolu abstraitement.

En Allemagne, on a « oublié » le nazisme durant l'Après-guerre, puis on l'a redécouvert en 1968. Dès lors, le souvenir de l'holocauste est devenu une institution. Cela a été bénéfique et nécessaire – j'approuve pour ma part les efforts faits notamment dans les écoles pour confronter et analyser le passé – mais il y a aussi des glissades. Hitler est devenu médiatique, il est Satan. Cela permet de s'en distancer. Avec le temps, les Allemands sont en passe de se sentir eux aussi victimes du III^e Reich, la défaite est nommée « libération », l'accession d'Hitler au pouvoir suite à des élections est intitulée « Machtergreifung », ce qui a une connotation de coup d'État. On étudie le passé pour mieux s'en distancer.

Quant aux Suisses, si peu enclins à l'auto-critique, ils semblent toujours vouloir tourner une page qu'ils n'ont pas lue. De quoi ont-ils peur ?

Au Moyen-Orient comme en Allemagne, la question de la monopolisation du présent par le passé est portée à son paroxysme. Mais au Moyen-Orient, le phénomène est paralysant. Les points de vue des adversaires ne sont pas réconciliables. Jamais les Palestiniens ne reconnaîtront la légitimité de la création d'Israël. Et les Israéliens croiront toujours à la légitimité de l'Etat Juif créé sur leur terre ancestrale. Il n'y a pas d'accord possible sur ce point. L'accord ne peut se faire que sur le présent et sur le futur : étant admis qu'il y a deux peuples revendiquant un seul territoire, que ces deux peuples existent physiquement sur place et ne vont pas disparaître d'un coup de baguette magique ou d'arme secrète, il faut faire un compromis et se partager cette terre. Beaucoup de civils de part et d'autres comprennent et acceptent cela. La paix n'est possible que sur la base du futur.

Mémoire, vérités contradictoires, recherche d'identité, rôle de la terre, justice, raison d'État... Ces thèmes qui font flamber le Moyen-Orient doivent aussi être résolus en Europe – j'espère qu'**État de piège** contribuera quelques idées au débat.

Propos recueillis par Bertrand Tappolet